

SEPTIÈME PARTIE: COURSE VAGABONDE, ACTION INCOHÉRENTE.

Plus bas encore c'est la Provence au soleil qui apaise et qui dore les misères du jour. Marseille la pare, Marseille, ville cosmopolite où se forme un mélange de races, exerçant sur les rapports entre les hommes et entre les classes une influence mauvaise.

La lutte ouvrière y est difficile, ardue, la vie est comme une fournaise qui fait sursauter dans une course sans arrêt. L'ouvrier passe dans l'organisation, il n'y stationne pas. Si au passage il est pris, retenu par un effort qui s'offre, il se donne, pour disparaître ensuite. A Marseille, il y a des organisations, je dois dire des cadres, il y a un mouvement ouvrier pétillant, mais peu profond; il y a les inconvénients propres aux grandes villes: au sortir de l'usine la dispersion entière du personnel; celui-ci se rencontre à l'atelier, pas ailleurs. Et cependant Marseille est la ville dans laquelle se sont agitées les solidarités les plus effectives; les soubresauts et les conflits s'y sont multipliés. Il est vrai que Marseille le doit à son port. Les marins continuent leur mouvement revendicatif avec ténacité; les combats soutenus par eux sont connus. Je n'insiste pas.

Cependant, remarquons ensemble que leur action est pleine d'élan et de vigueur. Les armateurs ont en face d'eux un personnel énergique et résolu; les dockers, depuis le lock-out de 1904, ont vu disparaître leur organisation qui fut, les années précédentes, si forte et si active. Aujourd'hui, le syndicat vit grâce aux sacrifices d'une poignée d'hommes. Reverra-t-on bientôt les grèves victorieuses de 1902, 1903?... Dans ce cas, il serait indispensable que nos camarades apportent dans leur action plus d'intelligence et de méthode. Car la situation présente est due à leurs fautes. Ils ne m'en voudront pas de les indiquer. Je suis un des rares militants qui considèrent que mieux vaut l'insuccès que l'inaction et, par conséquent, j'estime qu'ils n'ont pas trop combattu. Mais ils ont lutté souvent sans motifs plausibles, sans raisons justifiées. Ils ne sont pas les seuls. Les dockers, en général, sont portés à commettre les mêmes fautes. Ceux de Nantes, en particulier, en subissent les conséquences. Car leur organisation a complètement disparu depuis la grève de 1907.

A Marseille, sur les quais, il y avait, par chantier, un délégué désigné par le syndicat. Ce délégué devait surveiller l'application des conditions de travail convenues entre patrons et ouvriers; il surveillait l'embauchage, la carte de syndiqué était nécessaire. Il avait un pouvoir... grand, trop grand. Pour un rien..., je dis pour un rien, souvent ce délégué lançait, en plein travail, un coup de sifflet. C'était le signal...; chacun devait cesser le chantier..., c'était la grève... Pourquoi? Tout le monde l'ignorait: patron et ouvriers.

A Nantes - je le tiens des militants qui, dans la grève, furent les plus résolus - on agissait de la façon suivante: un homme arrivait pour commencer le travail, dans un état d'ébriété complète, puant le vin ou l'alcool. Le contremaître, estimant que cet ouvrier était incapable de se livrer à une besogne utile, le pria de quitter le chantier, lui conseillant le repos. C'était naturel, direz-vous! Vous estimerez, comme moi, que l'alcoolique est un grand adversaire de l'ouvrier, et que, ivre, sa présence n'est pas dans un atelier ou sur un chantier! Naturellement, le docker ne partageait pas l'avis du contremaître. L'invitation était vertement relevée et une menace ne tardait pas. Ah! disait-il, vous ne voulez pas que je travaille, vous me congédiez, c'est que vous voulez la grève!... Et, de fait, aussitôt le chantier était déserté.

Ces faits, souvent renouvelés, devaient inmanquablement avoir une fin. Les entrepreneurs, lassés,

énervés, voulurent, pour que cessent de telles pratiques, recourir à une grande lutte dans laquelle chacun jouerait son «*va-tout*». A Marseille, ce fut un lock-out; à Nantes, ce fut l'acceptation entière de la lutte engagée sur un chantier. Ici et là la résistance fut acharnée; ce fut, pour les dockers, la défaite complète.

Il faut convenir, et je l'ai souvent déclaré à des camarades dockers, que de tels faits ne peuvent fortifier le mouvement; au contraire, ils sont nuisibles.

Victor GRIFFUELHES.
